

Le Bernard-l'ermite dans l'aquarium

© Éditions Velvet, 2020

ISBN : 978-2-490619-07-8

Dépôt légal : janvier 2020

Direction artistique : Guillaume Barou

Conception graphique : Isabelle Jovanovic

Remerciements à Xavier Monthéard
pour l'aide apportée à la réalisation de ce livre

La broderie de quatrième de couverture
a été réalisée par l'association PERECOFIL

Diffusion Cedif | Distribution Pollen

éditions
velvet
editionsvelvet.com

Corinne Dupuy

Le Bernard-l'ermite dans l'aquarium

Collection **Souffles**

Corinne Dupuy

est née en 1957 à Oran. Après avoir étudié les lettres en khâgne, elle se forme à l'action culturelle et artistique, puis opte pour la communication écrite. Elle cofonde une agence de communication en 2008 à Paris et prépare simultanément un master à Sciences Po.

En CE1, son instituteur avait annoncé prophétiquement à ses parents : « Cette petite écrira. » Corinne passe effectivement sa vie à écrire : des milliers de choses essentielles pour les autres, sans enjeux pour elle.

Son talent avait donc trouvé un usage, mais posa durablement un voile sur l'écriture viscérale qui se fait jour avec ce premier roman. Corinne Dupuy résume ainsi ce processus : « Ce texte m'a permis d'accéder à une vérité des mots que je tiens finalement pour seule vérité de vie. »

PRÉFACE

Deux voix (de femmes), celle qui aime (Emma), celle qui verra (Véra), dialoguent après une disparition — autour de cette défection —, faisant place peu à peu à une troisième, pour inscrire sur la page la voie écrite de celui qui ainsi s'est absenté.

Ce dialogue — à deux, à trois — représente (autant qu'il la constitue) une quête, ligne de vie gardant la mémoire d'un amour qui fit naguère sortir le bernard-l'ermite de sa coquille, en même temps que des choses (d'art) qui habitèrent de leur présence le quotidien de cet amour : meubles précieux, céramiques (objets, sculptures) — et beaucoup d'images : lithographies, sérigraphies, gravures aux murs du grand appartement, clichés numériques des « Photextes » qui installèrent, le temps d'une exposition, leur frise dissonante et colorée tout autour de l'aquarium...

Car *Le Bernard-l'ermite dans l'aquarium*, au-delà de cette métaphore de l'aquarium — image bonne à penser —, est bien un texte aquatique : des eaux vives d'où un geste enfantin, héroïque, sauve la petite sœur de la noyade,

aux eaux encloses du récif qu'enferment les parois de l'aquarium. Des unes aux autres, le fil du dialogue fraye un passage – qui est aussi un partage, faisant alors circuler un courant capable d'ouvrir le cercle de l'intimité : vitalité de l'écriture.

Christelle Reggiani

*Je remercie Anne-Cécile, Chloé, Claude,
Corinne, Michèle et Paule.*

PROLOGUE

Elle avait mis longtemps à distinguer le bien du mal, le vrai du faux, le plaisir de l'ennui, le beau de l'ordinaire, les gens d'autres gens, les hommes des femmes. Dans ce monde indifférencié, blanc, où de l'âge de huit ans jusqu'à la puberté elle avait porté tous les dimanches la même robe chasuble en velours côtelé mauve rallongée chaque année, et où, plus tard, elle avait couché avec toute personne rencontrée, sans distinction d'âge ni de sexe, elle n'éprouvait ni désir ni dégoût, ni fierté ni honte, ni joie ni peine, tous sentiments qui ne pouvaient s'ancrer dans une conscience qui lui faisait défaut. Longtemps elle avait titubé, se cognant à chaque pierre, glissant dans chaque ornière, ne comprenant rien au monde qui l'entourait, échappant tant bien que mal, plutôt mal, à une foule de dangers.

Un jour, ses errances la firent échouer aux abords d'un improbable esquif, à la dérive lui aussi. Il jeta l'ancre. Elle s'y cramponna.

Il devint son glorieux amer. Elle fut sa terre nourricière. Les vents tombèrent. Ils connurent l'oubli.

Son stylo, sa truelle, sa clé de 12, sa cuillère en bois : sans jamais user de son pouvoir, il maniait chaque jour ses attributs d'enfant-roi. Il lui apprit à s'éloigner du feu, à dire bonjour et merci. Elle devint son sujet et son guide. Peu à peu, leur pas s'était assuré de celui de l'autre qui l'emboîtait.

Ensemble, ils avaient avancé, main dans la main, les yeux fermés. Lorsqu'ils les avaient ouverts, bien des années plus tard, ils ne s'étaient pas reconnus. Lui les avait alors refermés pour toujours. Elle avait poursuivi sa route dans la brume revenue.

EMMA

Raconter sa vie, me rappeler ce que j'en ai partagé, ce que j'en ai aimé, me pencher sur cette vie et le faire renaître.

VÉRA

Raconter sa vie, me rappeler ce que j'en ai partagé, ce que j'en ai rêvé, ce que j'en ai ignoré, me pencher sur ces vies et les réinventer.

EMMA

Tu n'existais pas alors.

VÉRA

Je suis née de tes doutes. Quand votre flamme est morte, qu'il s'est éteint lui aussi comme un loup moribond, et qu'il s'est fait souche, enseveli sous la mousse. Alors tu t'es allongée à ses côtés et tu es restée là, figée. Et moi, au même instant, lueur pâle échappée de son souffle, je me suis envolée.

EMMA

Oui, je suis restée là, tout entière accrochée à lui, à ma vie avec lui; à notre vie minuscule de gens heureux, de ceux qui n'ont rien à dire, qui n'ont pas d'histoire, qui sont sans histoires. Ils se sont connus, ils se sont aimés, ils n'eurent pas d'enfants, ils se sont quittés, il est mort. Je le pleure encore.

VÉRA

Moi, je me suis laissé porter vers l'horizon. Je n'avais jamais vraiment regardé l'horizon. Et de là, je vous ai aperçus, lui te serrant de toutes ses forces dans ses bras frêles, toi souriant aux anges; tous deux tremblants l'un contre l'autre, corps et âmes dévorants, dévorés.

Alors, j'ai eu envie de faire glisser ma loupe sur cette image, là, tout au loin, sur cette image minuscule. Qui sait? Peut-être cette vie sans histoire en cachait-elle une autre? Une autre vie, une autre histoire. Je suis la faiseuse d'histoires, à la fois raconteuse et chicaneuse. Pourquoi se sont-ils connus? Pourquoi se sont-ils aimés? Pourquoi n'eurent-ils pas d'enfants? Pourquoi se sont-ils quittés? Pourquoi est-il mort? Enfin ne plus le pleurer.

TABLEAU 1

Il ne serait pas le fils de son père. Non, il ne serait pas cet ingénieur irascible, qui toute sa vie avait imposé sa mère à sa femme apeurée. Il avait pris cette décision très tôt. Elle l'avait toujours guidé. Pour échapper à son destin, cet esprit matheux n'avait pas fait d'études scientifiques. Mais face à un texte, il comptait et recomptait les mots, les syllabes, les lettres et passait son temps à aligner des chiffres. 99 chapitres dans *La Vie mode d'emploi*, pas 100. Il connaissait la vérité des nombres. Pour échapper à son destin, ce misanthrope s'était taillé une solide réputation d'amuseur public. Mais il ne relevait jamais la boîte aux lettres, et son répertoire téléphonique n'était jamais à jour. Pour échapper à son destin, ce fils qui adorait sa mère ne parlait jamais d'elle. Mais il n'était heureux qu'à la place où elle l'avait toujours mis, celle d'un irrésistible petit tyran.

Il ferait tout ce qu'il pourrait. Mais il le savait, il serait bien le fils de son père.

EMMA

Tout avait commencé en juillet 1986 avec le colloque de Cerisy, « Littérature et informatique ». C'était l'époque des premiers traitements de texte et de ceux qui disaient : « Mon texte n'est pas malade, il n'a pas besoin de traitement. » C'était aussi le moment des premiers programmes d'intelligence artificielle et de ceux qui disaient : « Mon intelligence, à moi, elle est cent pour cent naturelle. » Tous ces grands esprits étaient très satisfaits d'eux-mêmes. Et puis il y avait ceux qui en avaient profité pour essayer de sortir de leur torpeur. Il était de ceux-là. Très vite, il s'était mis à fabriquer de petits générateurs : d'insultes, de rendez-vous galants, de billets doux... Tout cela ne servait absolument à rien. Sa fierté.

VÉRA

Il t'avait parlé avec un demi-sourire d'un de ses collègues, qui avait fait fortune en montant une boîte de production automatique de slogans publicitaires.

Mais il pourrait aussi y avoir un autre début. Sa naissance à Metz d'un père ingénieur dans le génie militaire et d'une mère couturière à la Manufacture d'armes de Saint-Étienne. Saint-Étienne, c'est là que le gros homme rustre et la petite femme modeste s'étaient rencontrés, au bal de l'École des mines. Mutique, il s'était fait une grande violence pour approcher la jeune fille. Il avait été encouragé par l'allure un peu terne de celle-ci ; elle ne lui serait pas disputée.

EMMA

Il disait que le bal des Mines était fait pour ça, pour que les petites cousettes bien dociles de la Manufacture

se fassent épouser par les ingénieurs pleins d'avenir de l'École. On n'était pas très regardants. Ils ne s'étaient pas regardés.

Mais moi, c'est à Cerisy que je l'ai connu. Il était arrivé, enjambant lestement les deux marches de la petite estrade, une main négligemment enfoncée dans la poche de son velours côtelé. L'œil vif, le catogan tiré sur le crâne dégarni, il avait appuyé une fesse nonchalante sur le coin de la table et avait ouvert la séance par un tonitruant : « Chers amis, ce n'est pas sans une certaine émotion que je suis heureux du bonheur que j'éprouve », qui avait immédiatement détendu l'atmosphère.

VÉRA

Il affectionnait cette entrée en matière. Elle lui attirait immédiatement la sympathie. Sa dégaine de l'époque... Quand j'y pense. Il y avait aussi ce vieux cache-poussière de coton rouge informe et sa grande sacoche à rabat au cuir fatigué, avec la tache d'encre au milieu. Ses trophées de soixante-huitard. Mais toi, tu n'y voyais que du feu, tu ne savais rien de ce monde. Dans ta candeur provinciale, tu l'avais aussitôt trouvé particulièrement sympathique.

Pas très jolie en effet, la mère, après les fiançailles, s'était jugée chanceuse de ce prestigieux mariage. Quant au père, de neuf ans son cadet, il se sentait désormais à jamais protégé par sa proie. Après ses études, il avait eu le choix entre l'armée dans l'Est ou le génie civil au Maroc. Il n'avait aucune vocation militaire, mais rester en France, c'était rester près de sa mère. Et c'était bien ce qu'il voulait, le père, rester près de sa mère. Aller construire la ligne Maginot ne lui avait donc pas posé de problème. Il en était revenu toutes certitudes intactes.

Quant à lui, pour n'être pas ce fils, pour n'être pas ce père, il n'avait su faire autrement que de se bâtir de solides défenses, pathétiques défenses, qui toute sa vie l'avaient privé de lui-même.

EMMA

D'emblée, le père avait emmené sa femme vivre chez sa mère, à Albi. Le bébé était né là-bas. Après la guerre, c'est la belle-mère qui était venue habiter chez son fils, à Saint-Gaudens. Il racontait souvent que cette femme, plantureuse institutrice de campagne, fille et petite-fille d'instituteurs, avait pris l'habitude, à la fin de chaque déjeuner, de demander à sa belle-fille, assise entre ses deux enfants : « Alors, qu'est-ce que vous allez leur faire pour ce soir ? »

À Cerisy, pendant le repas, il s'était lancé dans la liste de toutes les excellentes raisons qu'il avait de ne pas manger de camembert, a fortiori en Normandie bien entendu. Sa mauvaise foi rigolarde lui faisait autant d'adeptes que d'ennemis. En l'occurrence, c'était simplement que la seule idée du fromage, quel qu'il soit et sous quelque forme que ce soit, le faisait vomir, à l'exception, disait-il, de « l'emmental est-français à bords amincis sous plastique », autrement dit du fromage à râper dégueulasse, qu'il ne mangeait d'ailleurs pas davantage. Le soir, dans la cave, il avait fait danser son amie fidèle sur Bill Haley, avait descendu la moitié de la bouteille de calva, s'était emporté pour Flaubert et Mallarmé, Barthes et Robbe-Grillet. À la fin de la décade, au volant de son break Volvo, sa femme à ses côtés, il avait salué la compagnie d'un petit signe, fait crisser les pneus sur les graviers de l'allée et passé la grille du château sans se retourner.

VÉRA

Il ne pouvait avaler aucun produit laitier. C'était une phobie qui venait d'ailleurs s'ajouter à ses nombreux dégoûts alimentaires, comme celui des moules. Il racontait que le jour où sa mère avait accouché de sa sœur, il avait été envoyé chez les voisins. Chez eux, pour la première fois, il avait trouvé des moules dans son assiette. Lorsqu'il était rentré, le bébé était dans les bras de sa mère. Il aimait dire que l'essentiel était que ça puisse intéresser un « psychanalyste stagiaire ».

L'institutrice n'était jamais repartie de Saint-Gaudens. Toute sa vie, elle avait placé sous sa férule domestique sa bru, qui n'avait jamais protesté. Un soir, en rentrant de l'école Saint-Joseph, il avait vu sa mère sur un brancard, transportée en ambulance à l'hôpital, la tête entièrement bandée. La cocotte mal refermée par la vieille lui avait explosé au visage. Elle en était restée défigurée.

EMMA

À sa façon de raconter, je n'avais pas mesuré la gravité de l'accident. Un mot surtout était revenu, « chéloïdes ». Il m'avait longuement expliqué les « chéloïdes », ces boursofflures de la peau provoquées par la cicatrisation de la brûlure, qui avaient transformé la moitié du visage en un amas de chairs informes, que le temps avait à peine atténuées. Il semblait fasciné par ce mot, « chéloïdes », un mot sauvage, menaçant, qu'il ne cessait de répéter. Il ne pouvait pas parler d'elle, sa mère, mais seulement de ses « chéloïdes ».

Après Cerisy, on a commencé à se voir à Paris. Il venait de Toulouse tous les mois pour suivre un séminaire de « textique » au Collège de philosophie. Qu'importait

la textique. Je m'y étais inscrite. La textique, c'était exotique. On se retrouvait dans cet amphi le samedi matin. Rituellement, nous nous quitions dans le fracas des chaises, sur un « Il faut qu'on se voie » qui clôturait la séance.

« Métatextuel et lisibilité », *Protée*, 1986

Selon ce qui est retenu du signifiant de dénotation pour former le signifiant de connotation, on aura des réalisations différentes : avec une typographie représentative, on aura un calligramme métatextuel ; avec le choix de certains phonèmes ou graphèmes, selon leur place dans l'énoncé dénoté, on pourra rencontrer des paraphones, des paragrammes, des acronymes, des acrostiches métatextuels. Pour tous ces cas, le mécanisme global est le même : dans un énoncé donné, une partie des signifiants de dénotation est sélectionnée pour fournir le connotateur auquel se rattache un signifié apportant une information sur la scription, l'écriture ou la lecture du texte dont cet énoncé est un élément.

Un des mécanismes métatextuels les plus fréquents est sans aucun doute la métaphore, au point que certains assimilent à ce trope l'ensemble des phénomènes dont je tente ici l'analyse. La métaphore métatextuelle est parfois très proche de la syllepse, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'il y a des syllepses par métaphore. Je suggère de l'en distinguer en réservant d'appeler métaphore les cas où le signifiant de connotation est plutôt le dénoté extralinguistique, ou du moins un de ses aspects particuliers, le signifié de dénotation.

VÉRA

Sa mère n'avait jamais été jolie. Elle était désormais monstrueuse. Depuis l'accident, il nourrissait pour le père davantage de dégoût encore. Désormais, celui-ci était sûr de posséder tout à lui cette femme dont il n'avait que faire. Il se mit à détester cet homme qui avait donné sa femme en pâture à sa mère. Il se mit à veiller sur la petite couturière. De la guerre père/fils au combat de fils.

Un jour, au bord de la rivière, sa sœur avait failli se noyer en glissant sur la berge vaseuse. N'écoutant que son éducation, il avait aussitôt plongé, la sauvant in extremis. Ses parents lui avaient demandé ce qu'il voulait en récompense. C'est donc à l'âge de neuf ans qu'il fut l'heureux propriétaire de son premier dictionnaire, *Le Petit Larousse illustré*.

EMMA

Plus tard, il aurait une autre histoire avec les noyés, d'un autre genre. Sa fille, biologiste, serait spécialiste de l'analyse des diatomées pour la police criminelle. Alors il s'était mis à parler des « diatomées », ces micro-algues qui prolifèrent en milieu aquatique et dont la présence dans l'organisme d'un cadavre fait conclure à une noyade. S'il n'y avait pris garde, les « diatomées » de sa fille l'auraient fait rire, comme les « chéloïdes » de sa mère l'auraient fait pleurer. Sa fille, elle, ne rigolait pas.

Après le traditionnel « Il faut qu'on se voie », un jour, comme ça, sans y penser, je lui avais répondu :

— Tiens, justement, pourquoi pas ce soir ? Tu as prévu quelque chose ?

— Euh... Comme d'habitude, je dîne chez le copain qui m'héberge.

— C'est pas grave, tu l'appelles et tu lui dis qu'aujourd'hui tu passes la soirée avec une nana du séminaire. Ça peut se faire, non ?...

— Euh... Oui, je crois... Oui... Bon. D'accord.

VÉRA

Il redoutait l'aventure. Il ne s'éloignait guère des chemins balisés.

Plus tard, il t'avait raconté où il allait quand il venait à Paris. Il dormait chez un jeune prof qui était venu le voir à Toulouse pour l'interroger sur Perec. Il l'avait mis en contact avec l'écrivain et avait rapidement intégré le petit groupe parisien de perecolâtres, perecophiles, perecomanes... que le brillant jeune homme avait constitué. Portés sur les bonnes bouffes bien arrosées, ces savants monomaniaques se retrouvaient les uns chez les autres pour « exéger » sur tel ou tel mot, telle ou telle citation cryptée de *La Vie mode d'emploi*. Au passage, ils adoraient se foutre de Duras, « la batracienne du Mékong ». Quand il débarquait de Toulouse, toute la nuit, on ripaillait, on picolait... Ça le changeait de ses copains de cellule qui trouvaient que le portrait de Staline par Picasso était un pur scandale. Quelques mois plus tard, Perec, du fond de sa chambre d'hôpital, à force de cracher ses poumons, cessa de respirer. La petite bande s'était alors mise à organiser expos, lectures, séminaires... tout un tas de choses pour que quelque chose continue. Lui, il avait juste dit à son copain : « Et si on montait une association ? Pas un club des amis du grand Georges... Non, un centre de ressources sur Perec, un truc scientifique, pour que les gens puissent travailler. »

EMMA

Il ne m'avait pas dit qu'il était à l'origine de l'Association Georges Perec.

Ce soir-là, nous nous étions retrouvés au Sarah Bernhardt, place du Châtelet. J'étais arrivée en avance. En entrant, m'avait-il raconté plus tard, il avait aimé me voir installée devant un demi. Nous avons marché dans les rues sans savoir où dîner, aussi peu familiers de Paris l'un que l'autre. Nos pas nous avaient conduits à Saint-Michel, où nous étions entrés dans n'importe quelle brasserie. On ne peut pas dire qu'on ait vraiment soigné les premiers moments. On était loin d'imaginer que c'étaient les premiers moments. L'espace d'une soirée, on naviguait juste au large de nos vies. Comme moi, il a dû se demander ce qu'il faisait là. On a bu, un peu.

VÉRA

Ce jour-là, c'est parce qu'il n'était pas vraiment libre qu'il a sans doute eu envie d'être un peu ivre.

À Saint-Gaudens, il avait un ami, Roger Dupuy, son meilleur ami. Oui, son meilleur ami portait le nom de ton père ! Allez, je me lance : et si, par ami interposé, il avait été ton père, le père de sa femme. Ça l'aurait bien fait rire cette idée. Encore un truc de « psychanalyste stagiaire ». Un père qui avait si peu compté pour toi, un ami si important pour lui. Parce que c'est lui, Roger Dupuy, qui était venu le chercher à Blagnac au retour de son premier séjour au Congo, après sa période de VSN, volontaire du service national. Oui, le copain de toujours était là, au volant de la TR3 vert anglais, jantes à rayons, volant de bois à branches ajourées, qu'il avait eu un mal de chien à trouver, pour lui qui était en Afrique et ne pouvait pas

s'en occuper. Mais qui en avait tellement envie. Alors, Roger Dupuy était allé la chercher dans le Yorkshire. Et à l'aéroport, il lui avait simplement lancé les clés par-dessus le toit décapoté, avant de se laisser tomber à ses côtés. Qu'est-ce que tu dis de tout ça, de ce nom-là, de cette amitié-là ? Pas grand-chose, bien sûr.

EMMA

Roger était un prénom très répandu à l'époque, Dupuy un patronyme très ordinaire. Qu'en dire de plus ? C'est vrai que j'avais à peine écouté son histoire. Ça ne m'avait pas vraiment troublée. Et puis, il n'en parlait pas beaucoup, de Roger Dupuy, et moi, je ne pensais jamais à mon père. Sur le moment, je n'ai même pas fait le rapprochement. Alors voilà. C'était son copain. C'est tout.

En sortant de la brasserie, un orage avait éclaté. C'est la seule chose dont je me souviens ; sans doute la seule chose notable de la soirée. Il était prêt à s'engouffrer dans la première bouche de métro venue. Comme ça, sans y penser, je l'avais entraîné sous un porche. Nous étions ridicules, grelottant côte à côte, trempés. « Il est tard, mon copain va m'attendre. » Je lui montrai du doigt à quelques mètres en contrebas l'enseigne clignotante d'un hôtel de série B, le Delhi's Hôtel. « Le Delhi's Hôtel, rue de l'Hirondelle. Ça fait quand même beaucoup. On ne va pas laisser s'envoler tout ça », avait-il fini par murmurer en me prenant par la main. C'est ainsi que l'hôtel borgne de Delhi devint l'hôtel mythique de nos délices.

VÉRA

Qui sait ce qu'il en aurait été face à l'hôtel du Petit Calvaire. Ah, les commencements... Tout est écrit dans les commencements.

Avec Roger Dupuy, il était quitte une fois pour toutes avec la question des amis. On ne pourrait pas dire qu'il n'avait pas eu d'amis, même si c'était vrai. Un peu comme ces femmes tôt divorcées ou rapidement veuves, à qui l'on n'a pas connu d'autre homme mais que l'on ne peut soupçonner d'être vierges. Il disait que Roger Dupuy avait été son seul ami.

Lorsqu'il avait appris que le père de Roger Dupuy avait un garage dans le centre de Saint-Gaudens, il avait négocié avec son copain la version latine de la semaine contre l'autorisation de déplacer les voitures le soir dans le garage. Roger Dupuy avait obtenu l'accord paternel, bien sûr sans s'étendre sur les termes du contrat. C'est dans ce garage qu'il avait appris à conduire la Citroën B14 Torpédo avec laquelle il s'était rendu à l'examen du permis de conduire, là qu'il s'était pris de passion pour les voitures. Il aimait l'odeur mêlée d'essence, de graisse et d'huile, les mécaniques qu'il fallait démonter, remonter. Il aimait ça. C'est sans doute comme ça qu'il avait compris comment marchait *La Vie mode d'emploi*, les mains dans le cambouis du texte. Roger Dupuy était mort jeune, d'une tuberculose dans un sanatorium.

EMMA

Il ne manquait jamais un grand prix de formule 1. Devant le téléviseur, à trois heures du matin, il distinguait le bruit des moteurs de Schumacher ou d'Alonso. Quant aux amis, je dirais qu'il comptait beaucoup pour tous ceux qui ne le détestaient pas. Ceux-là l'appréciaient, l'aimaient, le respectaient, l'admiraient, le recherchaient. Tous le tenaient pour leur ami et sans doute étaient-ils les siens. Mais un enfant-roi sait-il s'y prendre avec des amis ?

Pour moi, l'hôtel du délit n'avait pas changé grand-chose. Il avait une femme, une fille, il habitait loin. Je le voyais quand il venait tous les mois au séminaire. « C'est sympa », je disais. J'allais l'attendre à la gare Montparnasse, je le raccompagnais à la gare d'Austerlitz. Il retournait à ses marais, je replongeais dans mes tempêtes. Tout cela m'allait très bien.

Un matin, seul au milieu de l'immense bureau de son duplex au centre de Toulouse, comme ça, sans y penser, il a débranché son Macintosh, décroché ses gravures, rassemblé ses masques bembés et batékés, emballé quelques livres, dont tous ceux de Georges Perec. Il a descendu les escaliers un sac au bout de chaque bras, s'est dirigé vers la porte et s'est retrouvé dans la rue, encombré de son pauvre viatique. Il a traversé la ville et poussé la porte d'un nouvel appartement, un petit deux-pièces un peu glauque aux abords de la gare. Et puis, il m'avait appelée : « Allô ? Allô ? Oui, c'est moi. Je t'appelle pour te dire que... Allô ? Oui, c'est moi. Pour te dire que... pour te dire... que... je t'appelle. »

VÉRA

« Je t'appelle pour te dire que je t'appelle. » Ce jour-là, sa voix avait grésillé au loin, comique, comme au plus profond de la brousse. Il *t'appelait*, et tu avais ri de cet *appel* que tu n'avais pas entendu. Non vraiment, qu'il change d'appartement à Toulouse, c'était son affaire, mais qu'il vienne habiter Paris, au départ, c'était pas l'idée. « Non désolée, on se voit comme prévu au prochain séminaire, dans trois semaines. »

À Saint-Gaudens, au lycée, il menait la vie douceâtre d'un fils de notable. Il demandait à sa mère de lui tailler

ses jeans, qu'il portait très étroits à la cheville, ses chemises, dont il relevait le col et qu'il laissait à moitié sorties du pantalon. Elle, elle prenait ses mesures avec amour, pendant que le père lui interdisait de sortir accoutré comme un voyou. Elle chérissait cet enfant tardif, ce garçon tendre et farceur, cet élève dilettante et doué, qui avait écrit une pièce de théâtre drolatique en quatre actes sur les amours de Blanche de Pastille, qui rentrait du collège, le soir, en lançant sa bicyclette contre le mur de la cour d'un grand geste accompagné d'un « Valet, mon vélo ! »

Car à Saint-Gaudens, il aurait été le parfait fort en thème de province s'il n'avait été sauvé par ses facéties. Comme ce jour où il avait confectionné tout un astucieux système de décharge électrique qui devait se déclencher lorsque son copain Roger Dupuy, encore lui, poserait la main sur la poignée de sa chambre pour venir le rejoindre. Ce fut la mère qui entra la première. La pauvre femme avait étouffé un cri. Elle avait forcé sa voix autant qu'elle l'avait pu pour le sermonner. Mais le soir, elle n'avait pas parlé de l'incident au père. Un autre jour, il avait été l'instigateur d'une machiavélique machinerie de fracas de bouteilles qu'il actionnait du fond de la classe, Buster Keaton impavide, dès que le prof de maths se retournait vers le tableau. « On n'apprend rien avec ce prof. Ça lui apprendra. »

EMMA

C'était un fort en thème qui détestait les forts en thème. Il ne s'aimait pas beaucoup.

Et puis un jour, comme ça, sans y penser, je suis montée dans le train pour Matabiau. À l'arrivée, au bout du quai,

il m'a prise par la main. Je l'ai suivi jusqu'à son petit appartement à deux rues de là. Il avait acheté une nappe en coton à figures géométriques rouges et bleues. Le couvert était mis côte à côte. La blanquette mitonnait. Aux murs, Delaunay, Alechinsky. Il avait placé le Bram Van Velde rouge à proximité du AA de Rietveld parce que le motif triangulaire de la gravure faisait écho à l'angle de l'armature du fauteuil. Voilà ce qu'il m'avait dit. Au moment de servir la blanquette, il était allé faire la liaison. Il m'avait fait goûter le vin. Je regardais, je dégustais, j'écoutais, je souriais, assez niaisement sans doute. J'apprenais à marcher, lui, du bout des doigts au-dessus de moi, me tenant pas à pas, là où l'envie me prenait d'aller. Le lendemain soir, sur le quai, nous nous étions dit au revoir.

VÉRA

Il avait sa façon à lui de partager ce qu'il aimait, loin de tout dogme du savoir. Il se contentait de penser tout haut, comme ça, l'air de rien. Et comprenne qui pourra, apprenne qui voudra. L'histoire du motif triangulaire, tu l'avais enregistrée dans un coin de ta tête.

Quant à la sœur, docile, besogneuse, appliquée, elle avait réussi à décrocher un titre de pharmacienne grâce à un jeune homme, pharmacien lui-même depuis peu, fils de pharmacien, qui lui faisait ahaner ses cours tous les soirs et qu'elle s'était empressée d'épouser. La sœur et le beauf avaient ouvert une officine dans le centre de Menton. Tous les vieux s'y précipitaient. Les affaires étaient florissantes. Ils n'avaient pas tardé à ouvrir une boutique d'appareils médicaux. Ils avaient beaucoup travaillé pour en arriver là, c'est-à-dire à gagner pas mal d'argent. Évidemment, lui en gagnait bien moins.

D'un côté, c'est vrai qu'il était plus cultivé, peut-être même plus intelligent qu'eux, quoique pas forcément – pensaient très fort les pharmaciens; mais de l'autre, à la fac, il en faisait quand même beaucoup moins qu'eux à la pharmacie – ne manquaient-ils jamais de faire remarquer. Il avait sauvé sa sœur de la noyade, pas de la crétinerie.

EMMA

La sœur téléphonait toutes les semaines au père, qui la vénérait. Mais elle n'avait jamais trouvé le temps de venir à Paris, pas même à la fin.

Quelque temps après le Delhi's Hôtel, il avait été invité à donner des cours à l'université d'Helsinki pendant un mois. C'était l'époque des premiers mails. Il avait fait un tas d'acrobaties technico-administratives pour m'en envoyer un chaque jour depuis la « salle informatique des profs ». Aux récits humoristiques de ses aventures gastronomiques quand il était aux prises avec divers trucs « panés, pas nets », venait s'ajouter le sel des débuts héroïques des messageries : « J'ai réussi à ouvrir ma boîte (je renonce aux circonflexes, aux accents et autres détails car j'ai un clavier finlandais et un PC, ca (sans cedille (sans accent)) fait beaucoup. De toute manière, il n'y a que moi qui puisse ouvrir ma boîte (à camembert, et je la ferme pour le dessert). Donc pour l'instant, impossible de te répondre. C'est pas demain la veille que je pénètre l'ordinateur du Pentagone. » Chaque matin, comme ça, sans y penser, je me précipitais sur la mienne, de boîte, et je l'ouvrais, les yeux brillants, comme on soulève le couvercle de la malle aux trésors. Chaque matin, j'y découvrais les pépites qu'il avait fabriquées pour moi.

Mail, 3 novembre 1988, Helsinki

Selon le bon vieil adage postprandial, « un de plus, un de moins », mais compte tenu de ce qu'il y a à ingérer ici, il vaut mieux que ce soit un de moins ! Donc hier soir, repas chez un curieux couple à la fois gentil et coincé. Elle Finlandaise d'origine russe, lui Français d'origine finlandaise, venu en Finlande comme coopérant militaire et restant dans le pays de ses ancêtres pour épouser une payse et y travailler comme informaticien. Deux enfants bi et peut-être tri (je ne sais plus) lingues, parlant un français comme dans les livres de la comtesse de Ségur, s'excusant au moment de quitter la table, le tout avec pour l'un (le garçon, onze ans environ) un anneau dans l'oreille, l'autre (la fille, quatorze ans) un truc métallique dans la narine gauche. Après un Campari, on passe à table. Et là, d'entrée, le clou du spectacle : un pot en argent avec écrit en gros caractères CAVIAR. Que faire ? Impossible de refuser et de dire à ces charmantes personnes que leurs œufs d'esturgeon elles peuvent se les carrer dans le train, que d'ailleurs tu en as un à prendre pour rentrer chez toi bouffer des patates, au revoir et merci. Feindre le malaise ? Prétexter l'allergie aux produits de la mer et expliquer que, sans doute par un mimétisme inverse devant lequel les progrès les plus récents de la science demeurent à la fois incrédules et impuissants, l'ingestion de la moindre molécule de caviar provoque chez toi un éléphanterque et terriblement douloureux gonflement du testicule droit ? Crier au feu en se précipitant sur le balcon ? Moment crucial, délicat, la double porte d'entrée était close et au loin, nul animal domestique salvateur et friand de senteurs marines, nulle plante verte dont le pot eût pu constituer, en dernier recours, un éventuel réceptacle. J'étais cerné. Je commence

donc à tourner autour dudit pot, d'où dépassait seulement une petite cuillère dont le manche me paraissait à peu près aussi inoffensif que les crochets à venin d'un crotale javanais. J'adopte un dispositif de combat : à droite un verre d'eau, à gauche un verre de vodka, je me beurre une tartine aussi vaste que possible, je fais un dernier signe de croix, pense à toi que je reverrai peut-être un jour si je survis à l'épreuve (mais alors quelle fierté je lirai dans tes yeux au récit de mes exploits !), saisis le pot qu'on me tend avec une insistance de plus en plus insistante, j'ouvre d'une main tremblante et me retrouve devant un magma rosâtre, genre œufs de lump décolorés ou gélules en voie de liquéfaction. Pas d'odeur repérable, mais il est vrai qu'à tout hasard j'étais en apnée depuis un bon bout de temps. Je me dis qu'après tout, puisque ça ne ressemble pas à ce que bouffent à la louche chez Petrossian les riches dépravés qui boivent du champagne dans les escarpins de femmes de mauvaise vie, ça n'en a peut-être pas non plus le goût, que ça a dû être pondu tout récemment par quelques truites saumonées trisomiques, et que ça pourrait se situer question fumet quelque part entre la gélatine panée et le Viandox. Bref je m'en mets une bonne cuillère (je me sentais observé), j'étale ça sur ma tartine en prenant bien soin de maintenir mon auriculaire droit dans la position 4 bis recommandée par le baron Becq de Fouquières pour affronter de telles circonstances, je ferme une dernière fois les yeux comme qui ne veut rien laisser perdre d'un plaisir intense, je porte à ma bouche en songeant que c'est pour la France, je tranche d'un coup de dents suicidaire la première bouchée avec l'énergie de celui qui se jette sur l'asphalte luisant de pluie par le soupirail du rez-de-chaussée et ne veut pas se manquer, j'ingurgite en guettant le premier spasme d'une nausée dévastatrice et irrépressible.

Et là, rien... Pratiquement aucun goût, en cherchant bien au fond d'une dent creuse, au terme d'obstinés frétillements de langue, peut-être quelque chose comme une vague saveur de melon d'eau. J'étais sauvé. Le reste ne mérite pas qu'on en parle : j'ai repris trois fois du magma, félicité la maîtresse de maison sur son caviar dont auquel je n'en avais jamais mangé de pareil et pourtant je savais de quoi je parlais, parce que, déjà tout petit, mes parents, vieux habitués des steppes bourguignonnes et des rives sauvages du Loing, ne juraient que par le caviar rouge, que j'avais donc quasiment sucé à la mamelle et au biberon. Le reste fut banal : du bœuf en sauce avec du riz blanc, une salade verte, un bout de chocolat avant un café à faire regretter la torréfaction des noyaux de pêche qu'on pratiquait pendant la Seconde Guerre mondiale. Après une aimable conversation sans aucun intérêt, *the King of the best caviar in the world* pouvait regagner la tête haute son *home sweet home* de Maneessikatu, ce qui veut dire en bon français bien de chez nous : la rue du Manège. On voit de ces choses ! Cela dit, si d'autres invitations se profilent, je ne m'en tirerai peut-être pas aussi bien. Non, la vie à Helsinki n'est pas toujours un long fleuve tranquille.

VÉRA

Les gens qui parlent plusieurs langues, ça le fascinait... N'en parler qu'une était l'une de ses multiples blessures. À Londres, il trouvait scandaleux que des gosses de quatre ans parlent mieux l'anglais que lui. Comme de ne pas savoir jouer d'un instrument. Quand sa prof de clarinette lui avait dit que s'il avait eu un tout petit peu plus d'oreille, le sens du rythme et une meilleure

technique, il aurait fait un excellent musicien, il avait été frappé par tant de bon sens et n'avait plus retouché son instrument.

En terminale, il avait réussi à séduire « Miss Philo », convoitée de tous. Il s'était rendu au bal de fin d'année, comme son père jadis au bal des Mines, mutique et perdu. Pas question de bâtir une stratégie de séduction sur son palmarès de premiers prix. Sirotant son rhum coca, accoudé seul au bar, façon « causeur mondain », il l'avait observée du coin de l'œil. Elle semblait s'ennuyer ferme elle aussi et avait opté pour un sourire diaphane qu'elle plaquait sur l'ovale parfait de son visage. Leurs regards s'étaient croisés. Le miracle avait opéré. Il avait fait un pas vers elle, était allé lui chercher une vodka orange. En revenant, il avait pris une pose d'haltérophile – pied sur la chaise, coude sur le genou, menton dans la paume – pour lui montrer sa musculature « sculpturale ». Elle avait beaucoup ri devant son torse menu, ses bras frêles, sa grande mèche rousse tombant sur son front. Le lendemain, il l'emmenait voir *Le Mécano de la Générale*. En juillet, ils avaient fait le tour de l'Espagne dans la deux-chevaux d'occasion offerte par ses parents pour son bac. Son premier amour, dans sa première voiture. La première fois qu'il se sentait bien. À la rentrée, elle était allée faire son droit à Bordeaux, il intégrait l'hypokhâgne de Louis-le-Grand. Ils ne s'étaient pas revus. Il ne l'avait jamais oubliée.

EMMA

Il disait qu'il rêvait de mesurer 1,95 mètre, même 90 ça irait, pour pouvoir casser la gueule du type qui lui marchait sur les pieds dans le métro. Son fantasme, terrasser un molosse « d'un de ces lazzi dont j'ai le secret,

disait-il. Avec moi, tu n'as rien à craindre, je peux te faire un rempart de mon corps ». Je ne craignais rien.

À son retour d'Helsinki, il m'avait tendu un petit écrin. À l'intérieur, une bague comme je ne savais pas qu'il en existait. Rien d'extraordinaire, genre diamants, rubis, saphirs... Tout ça, j'en avais déjà vu. Non, juste une petite bague de créateur.

— De créateur ?

— Oui, regarde, il l'a signée à l'intérieur.

Un anneau d'argent ouvert sur un côté, et dont l'autre remontait pour former en partie supérieure un petit bouton de plis creusés qui plongeait en partie basse sur deux petits lacs lisses et incurvés. Un bouton qui d'évidence en évoquait un autre. Je ne comprenais ni l'objet ni le geste. J'eus simplement le sentiment furtif, confus, que l'un et l'autre étaient pour moi, ça voulait donc dire que j'existais. Encore une première fois.

VÉRA

Le maître des mots se débrouillait assez mal avec les discours amoureux. Il préférait égrener des petits cailloux qu'il te laissait le soin de mettre bout à bout.

Dans la khâgne, pas de filles. Les garçons étaient tous laids et mal fringués, les feux étaient éteints à vingt-deux heures, les Gaffiot disparaissaient au moment des concours blancs. Lui, le provincial à l'accent cassoulet, l'épicurien espiègle, le dandy aux bottines anglaises cuir et toile à lacets, n'avait pas trouvé sa place. Mais tout de suite, il avait été « le bizut Cravates », parce qu'il en avait à peu près deux cents, des cravates, dans son armoire bancale au fond du dortoir. Il ravitaillait toute la promo

pour les petits rendez-vous. Lui, ses rendez-vous, c'était son dentiste imaginaire grâce auquel il s'échappait pour aller au Champo, de l'autre côté de la rue. Au prix d'inépuisables ruses pour déjouer la vigilance du gardien, il arrivait à voir toute la programmation de la semaine. Après, il demandait à sa mère de lui couper le costume de James Stewart dans *L'Homme qui en savait trop*. Le pensionnat, il ne s'y était jamais fait. Il dépérissait. À la fin de la khâgne, il avait quand même été admissible. Interrogé en histoire ancienne sur la marine de guerre romaine : « Qu'est-ce que j'apprends ? s'était-il exclamé, les Romains avaient une marine de guerre ! » Admissible, sa posture de vie. Il aurait pu, mais finalement non. Non, finalement non. Juste par manque de conviction ou d'ambition. Mais admissible, c'était inadmissible. Sur le moment, il avait dit à son père : avec une chambre en ville, je suis sûr de l'avoir l'année prochaine. La réponse était immédiatement tombée : c'était non. Sa mère avait laissé couler une larme en silence. Il avait refusé de cuber.

EMMA

Toute sa vie, il avait rêvé qu'il repassait le concours, qu'il n'avait pas échoué à ce concours que tous ses collègues avaient eu.

Et puis un autre matin : « Allô, allô, je t'appelle pour te dire, pour te dire que, je t'appelle pour te dire que... je serai à Paris demain. » Cette semaine-là, il n'y avait pas eu de séminaire. Mais cette fois, je l'avais entendu. Sans doute, comme ça, sans y penser, l'avais-je attendu. Alors, quand il est arrivé à la gare Montparnasse, j'étais là, au bout du quai. Et nous étions partis dîner en nous demandant quel quartier nous allions habiter.